

JULIETTE NAVIS - actrice et metteuse en scène

Au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, elle rencontre Arpad Schilling avec qui elle travaille régulièrement depuis 2006, notamment dans *L'Eloge de l'Escapologiste*, *Père Courage*, *Laborhotel*, et *The Party*. Elle fait partie du collectif La Vie Brève, joue dans *Robert Plankett* au Théâtre de la Ville, *Nous brûlons* au festival de Villeréal, et *Le Goût du Faux et autres chansons* pour le Festival d'Automne, mis en scène par Jeanne Candel. Élaborant un travail lié aux méthodologies d'Arpad Schilling où une dramaturgie naît des rebonds successifs entre les propositions des acteurs/auteurs et les axes décidés par le metteur en scène, elle développe différents projets au sein du collectif La Vie Brève. Notamment la création d'un spectacle, *La Timidité des Arbres*, en collaboration avec Romain Guion, danseur/chorégraphe.

En 2016, elle crée *Regen Mensen* avec Douglas Grauwels une forme entre danse et théâtre, présentée au Festival ArDanThé. REGEN MENSEN devient le nom de sa compagnie. Elle se lance dans la mise en scène d'une trilogie qui interroge le rapport conquérant de l'homme à son habitat. En 2019, elle crée *J.C.*, spectacle utilisant la figure de Jean-Claude Van Damme pour parler de notre rapport à l'argent et de l'impact du patriarcat dans notre relation à la Terre.

En 2022, elle crée *Céline*, dans lequel Laure Mathis incarne un personnage inspiré de la figure de Céline Dion et qui creuse le rapport à la mort et à la vieillesse dans la société d'aujourd'hui.

Juliette Navis clôturera prochainement ce triptyque en s'appuyant sur la thématique du sexe.

Elle travaille également comme collaboratrice artistique avec David Geselson sur sa dernière création *Néandertal*. Elle joue dans la pièce 78.2 de Bryan Polach depuis 2021 et prochainement dans *Les vivants*, un solo mis en scène par David Geselson.

AUTOUR DU SPECTACLE

→ Retour au bar

Mercredi 4 octobre, après la représentation, venez échanger avec la metteuse en scène

Juliette Navis et l'actrice Laure Mathis

Entrée libre.



THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CDN NANCY
LORRAINE



La Région
Grand Est



métropole
Grand Nancy Nancy, 3 grand est

N° Licences entrepreneur de spectacles L. R. 22-3253 / L. R. 22-3254 / L. R. 22-3256

Texte et mise en scène

Juliette Navis

Cie Regen Mensen
(Île-de-France)

Avec Laure Mathis

Dramaturgie Nils Haarmann

Aide à l'écriture Philippe

Couture, Douglas Grauwels et
Laure Mathis

Scénographie

Arnaud Troalic

Lumière Fabrice Ollivier

Son Antoine Richard

Chorégraphie Romain Guion

Costume Pauline Kieffer

Maquillage et coiffure

Maurine Baldassari

Administration et production

Kelly Angevine.

Production Regen Mensen.

Coproduction Théâtre de Lorient –
CDN, Théâtre des Quartiers d'Ivry,
Centre Dramatique National du Val-
de-Marne, Théâtre Sorano – Scène
conventionnée de Toulouse. Avec le
soutien en résidence de création de
La Vie Brève – Théâtre de l'Aquarium,
du CENTQUATRE–Paris, du théâtre de
l'Étoile du Nord et de la compagnie Akté.

*Sur scène s'avance une femme, une certaine
Céline. Elle est là devant nous, et elle
souhaite que nous nous sentions bien, là,
devant elle.*

*C'est un peu Céline Dion. Mais ce n'est
pas du tout elle non plus. C'est un peu une
conteuse québécoise dont le verbe chaloupe
au-dessus de 100 000 rivières. Mais ce n'est
pas seulement ça.*

*C'est une femme en quête de sens devant la
perspective de la finitude annoncée et qui
parle une langue au confluent des cultures.*

*Le show qu'elle nous prépare sera grand,
mais malgré nos rires, la mort se déploie
doucement.*

Juliette Navis

Céline est le deuxième volet d'une trilogie qui
s'intéresse à des archétypes de personnage
conquérant, qui prennent soudainement un
temps d'arrêt pour constater l'engrenage effréné
de vitesse et de croissance dans lequel ils se
sont empêtrés en suivant la course du monde
et en obéissant aux obsessions de l'époque. La
constatation est virulente. Transformatrice.
Aucun retour en arrière ne sera possible.

Dans le premier volet, *J.C.*, une figure dérivée
de Jean-Claude Van Damme, interrogeait notre
rapport à l'argent. Céline, elle, se questionne
sur notre refus de la mort. S'enclenche en elle,

comme cela avait été le cas en *J.C.*, un processus de pensée vertigineux, fait
de digressions fécondes et de récits superposés, lesquels passent aussi par un
corps performatif, mené naturellement à l'essoufflement par ce processus

À travers ces strates de discours et d'incarnation se dessine graduellement
une ouverture à de nouveaux schèmes de réflexion, à de nouveaux grands
récits. S'opère aussi le retour à une forme de nudité, à un dépouillement qui
trace le chemin vers un monde ancestral perdu et vers une réappropriation
de la nature et du territoire. D'abord ancré dans l'introspection – à travers
la redécouverte d'une essence apaisée de la nature humaine – le chemin de
pensée déplie aussi des considérations sociales et environnementales, posant
un oeil lucide et inquiet sur une société qui a embrassé le progrès jusqu'à
perdre pied et jusqu'à détruire son habitat.

MOURIR : TRÈS PEU POUR MOI

*« Il me semble qu'aujourd'hui la course folle au profit et à la domination qui caractérise
le comportement des sociétés occidentales, aveugle la terreur de l'après pour mieux
rentabiliser l'instant. La mort est devenue solitaire, hygiénique et discrète. Le refus
de vivre la mort est désormais une norme saine et positive. Mais le refoulement de
l'angoisse de la mort ne fait-elle pas que la déplacer ? Certains de nos actes ne sont-ils
pas des réactions à des angoisses de mort sans que nous le sachions ?*

*Cet aveuglement qui caractérise notre modernité est particulièrement lisible dans
l'organisation des sociétés occidentales. La mort éveille des sentiments de honte et de
répulsion qui poussent à la reléguer en arrière-plan de la vie sociale. Le rite et le sacré
ont été placés aux oubliettes et la confrontation à l'horreur de la mort est confiée aux
nombreuses fictions qui abreuvant notre quotidien.*

*Les attitudes face aux mourants et face aux vieillards se sont profondément modifiées.
Nous abandonnons nos « vieux », alors que paradoxalement, préserver médicalement
la vie coûte que coûte est devenu un devoir quasi étatique. Et la déshumanisation que
notre regard leur inflige, dans un monde où la valeur de l'argent a atomisé la plupart
des liens de solidarité, révèle une absurdité dramaturgiquement passionnante :
abandonner ses vieux, c'est s'abandonner soi puisque nous sommes aujourd'hui les
vieux de demain. »*

Juliette Navis